

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Band: 2 (1969)
Heft: 2

Artikel: Présent par son œuvre...
Autor: Ramuz, C.-F. / Naville, Adrien / Boissier, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Présent par son œuvre . . .

C.-F. Ramuz à Arnold Reymond

[Lausanne] 15 janvier 17.

Cher ami.

Je te remercie de ta lettre. J'ai été, moi aussi, très content de te voir. Je ne manquerai pas, si jamais les communications deviennent plus faciles et les circonstances plus favorables, d'aller te voir au bord de ce lac, qui, pour n'être pas le nôtre, n'en doit pas moins offrir toute espèce de ressources au philosophe exilé¹. Permits-moi, pour l'instant, de t'offrir ce petit livre où j'ai tâché de présenter, dans le désordre même où ils me sont venus, quelques-uns des sentiments que les évènements font naître².

Je te prie de présenter mes hommages à Madame Reymond, en attendant que j'aie l'honneur de le faire moi-même, et de me croire, cher ami, ton très dévoué³

C. F. Ramuz

¹ Arnold Reymond habite alors à Auvernier, près de Neuchâtel où il enseigne la philosophie à l'Université, de 1912 à 1925.

² Il s'agit du *Grand Printemps* (*Cahier Vaudois*, Lausanne, 4^e cahier, 1917), à l'envoi duquel Arnold Reymond répondra dans une lettre datée du 26 janvier 1918 : « Je viens de le relire d'un bout à l'autre ; je l'aime non-seulement pour sa parfaite sincérité, pour les pensées sobres et fortes en même temps qu'il renferme, pour sa vision originale et vraie de la réalité ; mais je l'aime aussi parce qu'en suivant pas à pas ton examen de conscience je retrouve les crises, bien mieux décrites que je n'aurais jamais su le faire, par lesquelles j'ai passé moi-même, durant ces terribles années.

Sentiment de morne impuissance, alors que tout mon être était non-seulement en pensée, mais en chair et en os, comme tu le dis si bien, aux côtés des Alliés dans les plaines de France ou de Serbie. Heureux sans doute d'être vaudois, mais ne voyant pas très bien pourquoi j'étais suisse ; supportant mal l'existence d'une frontière qui me séparait non-seulement de la France, mais même de l'Angleterre et de tous ceux qui se battaient pour maintenir l'existence des suprêmes valeurs.

Dislocation des Idéaux auxquels je m'étais attaché jusqu'alors dans le domaine religieux ; puis reprise lente et volontaire du travail quotidien ; calme relatif qui en résultait, sans cesse troublé par la lecture des journaux. Espérance vivace malgré tout que de cet enfer sortirait quelque chose de nouveau et peut-être de meilleur. C'est tout cela que tu as su si bien rendre. » (Voir *C.-F. Ramuz, ses Amis et son Temps*, t. V, p. 292, Bibliothèque des Arts, Lausanne-Paris, 1969.)

³ Ramuz a daté, par inadvertance, sa lettre de 1917 au lieu de 1918.

Adrien Naville à Arnold Reymond

8 chemin Dumas
Champel Genève
22 oct. 1920

Mon cher collègue

Vous êtes bien aimable de vouloir appeler sur mon livre l'attention des lecteurs de la Revue de théologie et philosophie. Merci ! Je vous adresse un exemplaire ¹.

Votre étude sur Pascal m'a très vivement intéressé, — non sans me laisser une impression de mélancolie. Je crois que vous me comprendrez. Nos maîtres disaient que la doctrine de la chute est l'assise de la pensée chrétienne... et vous montrez à quel point cette doctrine est difficile à recevoir, je dis : difficile, non : impossible. Que tout cela est obscur ! et qu'il serait plus commode à bien des égards d'être agnostique décidé ! Mais gare ! Je pense comme Secrétan que l'humanité sans Dieu ne serait plus l'humanité ! ²

Les questions religieuses m'attristent au moins autant qu'elles me donnent de la joie, et j'ai renoncé de bonne heure, un peu lâchement peut-être à m'en occuper en spécialiste.

Heureusement que tous ne font pas ainsi ! — Nous allons publier quelques fragments de mon fils Auguste dont la mentalité différerait beaucoup de la mienne ³.

— Vous savez sans doute que Pierre Tisserand, sous les auspices de l'Institut de France, vient de publier le tome I des *Œuvres* de Maine de Biran. Il y aura une douzaine de tomes. — La Revue de théol. et phil. devrait, me semble-t-il, mentionner ce fait. Le Journal de Genève du 10 oct. en dit quatre mots ⁴. Si vous le désiriez je pourrais vous prêter momentanément ce t. I.

J'espère que votre famille et vous-même êtes en bonne santé et que vous vous sentez dispos pour le travail.

Tout à vous Ad. Naville

¹ Adrien Naville (1845-1930), professeur de philosophie à l'Académie de Neuchâtel de 1876 à 1893 et à l'Université de Genève dès 1892, auteur de *Julien l'Apostat* (1877) et d'une *Classification des Sciences* (1^{re} éd. 1888, Georg, Genève-Bâle ; 3^e édition, Alcan, Paris, 1920) dont Arnold Reymond rendra compte dans la *Semaine littéraire* (Genève, 11 décembre 1920, p. 586) et non dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*.

² Dans la conclusion de son article sur « Pascal et l'apologétique chrétienne » (*Revue de Théologie et de Philosophie*, Lausanne, 1920, pp. 93-140), Arnold

Reymond souligne que « l'argumentation pascalienne repose d'aplomb sur la notion du péché originel. Or sur ce point la pensée moderne est en train d'évoluer profondément. A la rigueur nous pourrions admettre, sans le comprendre du reste, avec Pascal, Ch. Secrétan et Frommel, que nous sommes liés au péché et à la culpabilité d'Adam par la solidarité de la race. Cela étant, nous pourrions nous déclarer coupables et justement punis.

» Mais, et là se trouve le point délicat par excellence, c'est le péché d'Adam qui nous est incompréhensible et le châtement qui l'a suivi.

» Les sciences géologiques et naturelles nous ont montré qu'un état d'innocence a été chose impossible dans les débuts de l'humanité. Celle-ci dès l'origine fut faible, malheureuse et souffrante. Le péché du premier homme n'a pu donc se produire de manière à faire retomber sur lui et sur sa descendance l'horrible châtement dont il a été l'objet.

» Aussi n'est-ce plus notre culpabilité qui nous apparaît incompréhensible, c'est celle du premier homme. »

³ Auguste Naville (1879-1919), pasteur à Plainpalais et professeur à l'École libre de Théologie de Genève. Ses *Pensées et Fragments*, présentés par son père et préfacés par Louis Vallette, ont paru chez Atar, Genève, 1920.

⁴ C'est Adrien Naville lui-même qui signale dans la « chronique des livres » la parution du premier tome des *Œuvres complètes de Maine de Biran* (Alcan, Paris, 1920), intitulé le *Premier Journal* « parce que la plupart des morceaux dont il se compose sont empruntés à un manuscrit qui contient quelques éléments d'autobiographie ». Le quatorzième et dernier volume de cette publication a paru en 1949. La *Revue de Théologie et de Philosophie* ne mentionne cette publication ni en 1921 ni en 1922.

Alfred Boissier à Arnold Reymond

14. I. 1922.

Chambésy

Cher Monsieur

Je vous remercie de votre aimable lettre et du gracieux envoi. Je lis tout ce que vous écrivez avec un immense intérêt et je viens de savourer votre Boutroux. Vous me dites que cet article a été rédigé en pleine grippe. Rassurez-vous, cette fièvre chaleureuse n'a fait que donner plus d'éclat, plus d'analyse vivante de ce noble esprit¹. Au fond, l'époque contemporaine est privilégiée, la philosophie a quitté les hauteurs pour s'infiltrer dans les couches populaires. Les penseurs à partir de Kant, les pragmatistes, ont senti qu'il fallait communiquer aux non initiés le message d'une pensée libératrice. Et il ne pourra qu'en sortir du bien, au point de vue de la recherche de la

vérité dans toutes les sphères. J'ai beaucoup lu et médité Schopenhauer, dont l'esthétique fut le livre de chevet de Wagner. S'il fut injuste pour Kant moraliste, il a mis en valeur l'esthétique transcendente. Et combien eut été intéressante la traduction anglaise de la Critique de la Raison Pure, qu'il avait offerte à un éditeur de Londres. En outre ce qui est déterminant dans la doctrine de Schopenhauer, c'est qu'elle est née d'un seul jet et qu'elle est l'œuvre d'un poète. Ses vers de jeunesse ont un souffle wagnérien, et traduisent les souffrances d'un esprit inquiet tendu vers une idée. Enfin il a vu comme un reflet de sa pensée dans la métaphysique Indoue, dont il a senti la profondeur. Et Flournoy, non lié par les liens d'une doctrine comme Schopenhauer, a vu le nœud de la Critique métaphysique dans l'Analytique Transcendental ayant repensé tout le système sans parti-pris. Il disait à l'Athénée, lors d'une de ses conférences « On revient toujours à ses premières amours » i. e. ! Kant. Kant et l'Évangile, ces terres de la liberté. Il se pose une question littéraire à propos de Kant. Les uns se moquent de sa langue sèche, terne et rébarbative, d'autres en soulignent la beauté architectonique. Je me demande si cette beauté architectonique n'est pas assimilable à un beau mouvement d'horlogerie, très compliqué, que l'homme du métier contemple avec amour. La langue serait belle comme rendement de pensée, de force intellectuelle produite par un heureux agencement d'engrenages. Ou bien ceux qui vantent cette langue ont-ils un parti pris d'admirateurs exagérés ? Flournoy à l'Athénée opposait James à Kant. Chez l'un la grande forêt américaine, débordante de frondaisons luxuriantes en débandade, chez l'autre les jardins à la Française, suivant la ligne inflexible de la symétrie. En résumé Flournoy reste vivant, au milieu de nous, un phare pour ceux qui l'ont fréquenté, une raison d'espérer pour tous ceux qui continuent à le lire et à vivre sa pensée. Et vous cher Monsieur, vous êtes le bon semeur, votre champ sera réfractaire à l'ivraie, parce que vous continuez la saine tradition romande Vinet - Secrétan - Flournoy.

Avec mes sentiments très dévoués

A. Boissier

¹ L'article d'Arnold Reymond sur « Emile Boutroux, l'homme et le penseur » a paru dans la *Semaine littéraire*, Genève, 14 janvier 1922, pp. 16-18. Quelques passages de cet hommage témoignent de l'admiration d'Arnold Reymond pour le philosophe français :

« Un grand esprit ne cherche pas à être nouveau et original ; il cherche la vérité. » Tel est l'idéal, impérieux dans sa concision, qu'Emile Boutroux assigne au vrai philosophe ; en l'énonçant, il a caractérisé, du même coup et sans y songer, l'effort d'admirable désintéressement qui anime sa vie et son œuvre tout entières.

Seulement, comme il arrive en pareil cas, n'ayant cherché que la vérité, il a, par surcroît, trouvé une pensée neuve et originale pour l'exprimer.

[...]

» Echo vivant des pensées et des émotions qui agitent le monde moderne, Boutroux n'a pas cru devoir pour cela renoncer à la tradition de la clarté française. Chacun des livres ou des articles qu'il a écrits témoigne d'une harmonie, d'une beauté dans la composition, que l'on cherche vainement dans la plupart des auteurs contemporains. La phrase qu'il emploie, élégante et sobre, dit toujours exactement ce qu'il faut dire, alors même que le sujet traité est par nature d'une difficulté extrême à préciser.

[...]

» De ces natures puissantes qui s'efforcent de comprendre et de réaliser l'union de la science et de la vie, Boutroux a été certes l'un des représentants les plus complets de notre époque, car ce qui le caractérise, c'est l'étude ardente de toutes les sciences, pour autant qu'il est possible à un penseur de la poursuivre jusqu'au bout, c'est aussi la compréhension de la vie sous tous ses aspects et dans toutes les époques, c'est enfin le désir passionné de saisir par la pensée, sans les amoindrir ou les mutiler, les aspects originaux de toute la réalité. »

Alfred Boissier (1867-1945), assyriologue genevois, auteur de travaux linguistiques et archéologiques (*Recherches sur quelques contrats babyloniens, Choix de textes relatifs à la divination assyro-babylonienne*), collaborateur de plusieurs revues savantes, en particulier de la *Revue d'Assyriologie*.

Alfred Boissier à Arnold Reymond

[Chambésy] Lundi 3 mars
1923

Cher Monsieur

Je suis confus que vous éminent mathématicien et penseur vous me gâtiez ainsi. Je viens de lire votre puissant article dans la Revue de Lausanne et me réjouis de commencer le « Cogito »¹. Nous perdons nos grands savants. Voici Mr Gautier qui nous a quittés sans nous laisser d'Histoire d'Israël². Il était toujours fourré dans les comités, l'œil fixé sur sa montre et un procès-verbal. Et puis les étudiants, et puis Zofingue et puis les réunions pastorales. La Suisse Romande s'arrange toujours pour que ses fils les plus illustres perdent le plus de temps possible à des petites choses administratives. Et vous qui avez tant de choses à dire, on vous sollicite de toute part et vous avez peu de temps pour la méditation qui vous est nécessaire. Les Babyloniens aimaient les éons, les grandes périodes cycliques et je crois que dans l'orientalisme futur ils seront les maîtres de l'heure. La vie

humaine est trop courte pour savourer toutes ces disciplines de Chaldée, qui se sont répandues sur le monde antique. Qui sait si un document cunéiforme ne nous renseignera pas sur la guerre de Troie ? En songeant à ces belles choses on oublie un instant l'époque contemporaine, qui sent le pétrole et la cloaquistime politique. Nous sommes submergés par les conférences et à Neuchâtel il en est sans doute de même. Croyez cher Monsieur à mes sentiments très distingués et reconnaissants ³

Alfred Boissier

¹ Alfred Boissier fait probablement allusion à l'article d'Arnold Reymond sur « La philosophie française contemporaine et le problème de la vérité », publié dans la *Revue de Théologie et de Philosophie* (Lausanne, 1923, pp. 241-265) et qui développait un article antérieur, paru dans la *Revue de la même année* (pp. 113-122), intitulé « Le protestantisme et la philosophie ».

Quant au « *Cogito, vérification d'une hypothèse métaphysique* », il a été publié dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (Paris, 1923, pp. 539-562).

² Lucien Gautier (1850-1924), professeur à la Faculté libre de Théologie de Lausanne de 1877 à 1897, puis professeur honoraire de l'Université de Genève en 1909, auteur de divers ouvrages théologiques dont une *Introduction à l'Ancien Testament* (1906). Quelques études, présentées à l'occasion de conférences ou de communications, ont été réunies et publiées en 1927 sous le titre d'*Histoire religieuse d'Israël* (Concorde, Lausanne).

³ Cette lettre est datée par erreur de 1923 au lieu de 1924, année de la mort de Lucien Gautier à laquelle Alfred Boissier fait allusion.

Edouard Chapuisat à Arnold Reymond

JOURNAL DE GENÈVE

Le Directeur

Genève, le 12 janvier 1928
Rue Général-Dufour, 5-7

Mon cher Arnold,

Peut-être auras-tu suivi les discussions que nous avons eues ces temps derniers à Genève à propos d'un vote plus qu'étrange d'un certain nombre d'instituteurs ? Il s'agit de nouveau du service militaire et du service civil ¹.

Les esprits s'égarerent. J'ai dû publier dans le *Journal la Déclaration de Londres* aux termes de laquelle la Suisse n'a obtenu d'entrer

dans la S. d. N. avec sa neutralité qu'en donnant l'assurance aux autres puissances qu'elle était prête à faire tous les sacrifices pour défendre son territoire.

Malgré cela, conduits par de mauvais bergers socialistes et même communistes, un certain nombre d'instituteurs prétendent réclamer le désarmement intégral de la Suisse. Ces MM. sont chargés de l'instruction civique. Tu comprends combien nous jugeons qu'il est grave de continuer à la leur confier. Mais, encore une fois, certaines personnes, jugeant d'une manière fort idéaliste — si l'on peut appeler idéalisme ce qui serait la violation de la parole donnée par la Suisse — marchent au nom de principes chrétiens, à mon sens déformés.

Peut-être que l'autorité dont tu jouis, n'étant pas mêlé comme nous-mêmes à la politique, frapperait certaines personnes si tu faisais valoir dans nos colonnes ton opinion, que je connais d'après nos conversations et celles que tu as eues, si je ne me trompe, avec Léopold Gautier ².

Conclusion : Accepterais-tu de nous donner sur la question un article pour le JOURNAL DE GENÈVE ? Je ne te le demande pas long, car les grandes tartines sont peu lues. Il me semble que si tu voulais bien nous l'écrire, il faudrait lui donner comme dimension une colonne et demi du Journal ³.

Il y a fort longtemps que nous ne nous sommes vus. J'espère que tout va bien chez toi. Dis mille amitiés à Loulette de ma part, et crois moi, cher ami, ton bien affectionné.

Ed. Chapuisat

Monsieur le prof. Arnold Reymond
« Numestron »
Bethusy
LAUSANNE

¹ Arnold Reymond s'est déjà exprimé sur ce sujet dans les *Cahiers de Jeunesse* (Lausanne, 1923, pp. 12-21). L'article a été repris dans *Philosophie spiritualiste*, t. 2, chap. II : « Service civil et service militaire », pp. 150-160.

² Directeur du Collège de Genève.

³ Arnold Reymond accepte. L'article, intitulé « Du respect des lois », paraît dans le *Journal de Genève*, le 26 janvier 1928 ; le philosophe y défend avec fermeté la nécessité du service militaire :

« Celui qui enseigne à titre officiel dans l'un de nos établissements d'instruction publique est revêtu ainsi d'une mission spéciale, puisqu'il a charge d'âmes devant la République. A supposer même qu'il remplisse ses obligations militaires, peut-il loyalement rester en fonctions quand il propose, au nom d'une conviction inébranlable, l'abolition pure et simple de notre armée, sans se préoccuper de dire comment la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat sera maintenue ? La chose est difficile à admettre. Notre démocratie a besoin de son armée, non seulement pour faire respecter sa neutralité et tenir ses engagements vis-à-vis de la Société des Nations, mais aussi pour faire régner l'ordre à l'intérieur. Il va de soi que les polices locales seraient impuissantes à remplir cette tâche si, en cas de troubles graves, l'Etat n'avait comme ressource suprême la garantie d'une force organisée supérieure.

» Celui qui ne peut comprendre des vérités pratiques aussi évidentes devrait en conscience renoncer à l'enseignement officiel et se vouer à l'enseignement privé, car il nous paraît inapte à donner un cours d'instruction civique et, d'une façon plus générale, à éduquer les futurs citoyens d'un Etat.

» Dira-t-on que des scrupules de conscience religieuse suffisent à l'absoudre et que, devant ces scrupules, l'Etat n'a guère qu'à s'incliner ? [...] Si l'on ne veut pas tenir compte des circonstances spéciales dans lesquelles Jésus-Christ a parlé, il serait en tout cas loyal de ne pas attribuer à certaines de ses paroles un sens absolu et à d'autres un sens relatif. Plusieurs chrétiens qui favorisent et soutiennent les réfractaires l'oublient trop souvent. Ils prennent à la lettre le « Tu ne tueras point » sans se préoccuper des nécessités de défense que le mal et l'injustice imposent aux sociétés terrestres ; mais ils estiment ne pas devoir prendre à la lettre l'affirmation pourtant catégorique de l'Evangile sur le renoncement absolu à toute richesse, petite ou grande, ce qui est pour le moins étrange, puisque l'amour des richesses est une des causes essentielles de la guerre entre les hommes. »

Cette prise de position va faire rebondir la polémique à laquelle le directeur du *Journal de Genève* décidera de mettre momentanément fin en février. Les réponses d'Arnold Reymond aux diverses critiques qui lui ont été adressées par la presse romande figurent à la suite de l'article en question dans *Philosophie spiritualiste*, t. 2, chap. III : « Du respect des lois », pp. 161-168.

Rolin Wavre à Arnold Reymond

25 Rue Le Fort Genève le 26 avril 1928.

Cher Monsieur et ami,

Votre belle leçon de Sorbonne sur « L'axiomatique logique et le principe du tiers exclu » m'a vivement intéressé comme vous pouvez l'imaginer tant par l'intérêt que je porte au sujet que par le fait que c'est vous qui le traitiez¹.

J'ai admiré la largeur de vue dont vous avez fait preuve. Je vous remercie de m'avoir fait ma petite part et à ce propos je dois me

justifier du caractère équivoque ou ambigu que vous paraissez trouver à la définition du vrai ou de la suite libre. Ces définitions ne me paraissent pas comporter d'ambiguïté tant que l'on reste sur le terrain mathématique, c'est leur interprétation philosophique que vous avez cherché à développer, comme je m'efforce aussi quelquefois de le faire, qui conduit peut être à quelques questions qui elles présentent un caractère ambigu. Ma définition du vrai n'est pas parfaite mais elle a cet avantage d'être prudente et de ne rien supposer sur un vrai en soi, un vrai d'avant la science, et la première interprétation que vous en avez donné est à mon avis la bonne. Quoique je cherche à votre exemple à faire œuvre de philosophe je me défie beaucoup de notions telles qu'un réel d'avant la pensée ou qu'un principe de la pensée elle-même.

Et cela, je le fais, non par scepticisme ou par manque d'intérêt philosophique mais peut être par un excès de prudence. J'estime qu'il est bon de voir si la mathématique peut se passer du principe du tiers exclu comme il a été bon de vérifier que la physique et l'astronomie peuvent se passer de la notion du temps absolu.

La discussion à la société française de philosophie m'a beaucoup intéressé aussi. En somme Brunschvicg et Lenoir sont très sympathiques à la tendance de Brouwer.

Enfin j'estime que vous avez traité ce sujet d'une fort belle manière et si vous ne m'avez pas converti vous m'avez éclairé sur quelques points et j'aurais plus de plaisir que jamais à discuter encore de cette question en partant de votre article.

Cette année est bonne pour moi, j'espère qu'elle l'est aussi en général pour vous ; j'ai appris que vos polémiques sur la question militaire vous fatiguaient un peu. J'ai donné cet hiver un cours sur mes recherches relatives aux figures d'équilibre des planètes et cet été je vais parler à mes étudiants avancés de la logistique, des attitudes de Hilbert de Brouwer, de la logique empiriste aussi, du débat Lévy, Errera, Barzin []² auquel mon second article a donné lieu à l'Académie de Belgique ; c'est vous dire que je vais reprendre pour les mettre plus au point les questions exposées dans mes articles. Pour cela le votre me sera précieux ainsi que votre thèse que je relis en ce moment³.

Recevez mes très affectueux messages

Rolin Wavre

¹ En 1927, Arnold Reymond est chargé par la Sorbonne de remplacer André Lalande, appelé en mission en Egypte, et se voit confier le cours de logique formelle. A la demande de Xavier Léon, il présente devant la Société française de Philosophie, le 29 janvier 1927, sa leçon sur « L'axiomatique logique et le principe du tiers exclu ». Le compte rendu de cet exposé et de sa discussion (à laquelle participent les professeurs L. Brunschvicg, R. Lenoir et P. Lévy) a été publié dans le *Bulletin de la Société française de Philosophie* (séance du 29 janvier 1927, pp. 1-23).

² Le nom est illisible.

³ *Logique et Mathématique*. Essai historique et critique sur le nombre infini. Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1908. (Thèse de doctorat en philosophie présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève.)

Mathématicien et philosophe, Rolin Wavre (1896-1946) fit ses études à Neuchâtel où il fut l'élève d'Arnold Reymond, puis à Paris où il suivit les cours de Léon Brunschvicg ; entre 1924 et 1926, il manifesta un grand intérêt pour les travaux de Brouwer et le problème du tiers exclu et publia sur ce sujet divers articles auxquels se référerait Arnold Reymond dans sa leçon sur l'axiomatique logique : « Y a-t-il une crise des mathématiques ? — A propos de la notion d'existence et d'une application suspecte du principe du tiers exclu » (*Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1924, pp. 435-470), « Logique formelle et logique empirique » (*Ibid.*, 1926, pp. 65-75), « Sur le principe du tiers exclu » (*Ibid.*, 1926, pp. 425-430).

Pierre de Coubertin à Arnold Reymond

[Lausanne, hiver 1930-1931]

Cher Mr Reymond, je veux sans retard vous dire quels regrets j'ai eus de ne pouvoir accompagner ma femme avant hier et profiter avec elle du plaisir qu'elle a eu à vous rencontrer ainsi que Madame Reymond que je n'ai pas revue depuis si longtemps. Elle m'a parlé de votre projet Schliemann qui m'a enchanté car j'avais vu avec dépit passer ce récent centenaire négligé. Au printemps il sera encore d'actualité ravivé du reste par le livre que prépare Ludwig sur son étrange et illustre compatriote ¹ — Il le sera aussi parce qu'en juin il est presque décidé qu'une escouade hellénique viendra rendre aux Vaudois la visite que ceux-ci firent à la Grèce l'an passé ; il y aura des athlètes et des intellectuels. Messerli ² prépare très bien le voyage et j'ai approuvé son plan, lui disant, sans connaître encore votre projet, que le notre trouverait près de vous un appui précieux. J'en étais sûr d'avance. Ne pourrait on conjuguer une célébration Schliemann avec cette visite ? Puis-je m'enquérir près de Mr S. de ses projets estivaux pour 1931 car sa présence serait nécessaire.

Je viens de lire dans les « Cahiers protestants » vos remarques sur l'humanisme nouveau avec bien de l'intérêt³ — Elles étaient suivies de qq. pages consacrées à la mémoire de mon illustre ami le P. Didon⁴.

Ce Mr Arbousse-Bastide comme tous les nouveau-venus sur ce terrain de la réforme de l'enseignement fait œuvre d'impuissance, à mon avis, avec sa recherche de « directives générales » dans un domaine depuis longtemps inventorié. Ces gens sont des retardataires. Ils ne peuvent aboutir à rien de pratique, de constructif. Des paroles, des phrases, des principes, des « orientations »... Ce n'est plus cela qu'il nous faut. L'heure presse, l'orage aussi. Quand il s'agit d'établir des paratonnerres, on ne va pas faire une enquête pour savoir quel est le dernier modèle avec ultimes perfectionnements (si tant est que cet appareil en comporte). Je suis de plus en plus frappé de la clarté, de la résolution, de l'esprit net et pratique qui se manifestent dans les groupements ouvriers en mal de culture intellectuelle par comparaison avec les palabres pédants et les conclusions fuligineuses des assemblées bourgeoises.

Vous êtes des rares — des *seuls* dirais-je — qui veulent bien admettre cela et je n'en regrette que davantage de penser à ce long hiver qui va être très décisif en ce domaine et pendant lequel je ne pourrai pas causer de ces perspectives avec vous. Laissez moi vous demander, si occupé soyez vous, de reprendre parfois le chemin de la forêt encore très embroussaillée de l'U. P. U.⁵ — au centre de laquelle pourtant git une vérité, la clef de notre seule « porte de sortie » au seuil de la civilisation menacée. Aidez nous par votre compréhension, en attendant votre adhésion. La culture « bourgeoise » est en mauvaise voie comme la morale. Il faut s'évader du défilé où nous enserrent tous les bolchevismes, l'imperialiste et le ploutocrate aussi bien que l'anarchiste !

Quel bavardage ! J'entremêle excuses et amitiés auxquelles je joins mes hommages pour Mad^e Reymond. Tout à vous

Pierre de Coubertin

¹ Le livre d'Emile Ludwig (1881-1948) sur l'archéologue allemand paraît en 1932 sous le titre de *Heinrich Schliemann, Geschichte eines Goldsuchers* (Berlin, Wien, Leipzig, P. Zsolnay).

² Le Dr Fr.-M. Messerli, secrétaire général du Comité Olympique suisse.

³ « Pour un humanisme nouveau » (*Cahiers protestants*, Lausanne, 1930, pp. 370-377) répond à une enquête organisée par Paul Arbousse-Bastide, dans les

Cahiers de Foi et Vie (Paris, N° 2, 16 janvier 1929, pp. 58-87), qu'Arnold Reymond résume comme suit :

« Que faut-il entendre par ce terme d'humanisme et qu'a été en particulier l'humanisme du XVI^e siècle dans ses rapports avec l'antiquité et le christianisme ? Y a-t-il une décadence des études gréco-latines et si oui, à quoi l'attribuer ?

» Les sciences peuvent-elles tenir lieu des études classiques et dans ce cas doit-on insister sur leur signification théorique et désintéressée ou sur leur technique et leurs applications ?

» Les langues et les littératures modernes ne peuvent-elles remplir le rôle que l'humanisme a jusqu'à maintenant attribué aux langues et littératures anciennes ? Et si l'étude de ces dernières doit être maintenue, faut-il la restreindre à la civilisation gréco-latine ou l'élargir de manière à embrasser les civilisations orientales de la Palestine, de l'Égypte et de la Chaldée et même de l'Inde et de la Chine ? »

S'il renonce à discuter dans le cadre d'un article « les mérites respectifs des Lettres anciennes comparées aux Lettres modernes », Arnold Reymond préfère s'attacher au problème de l'étude des sciences qui lui semble « dominer le débat » :

« Contrairement à une opinion courante, l'étude raisonnée des sciences, si elle ne se borne pas à mémoriser et à appliquer des formules, demande une grande maturité d'esprit et dans la première adolescence les études littéraires sont d'un meilleur rendement pour la formation de l'esprit. »

Distinguant la méthode de l'humanisme, constante au travers des siècles, et son champ d'application, renouvelé de l'apport du christianisme et du judaïsme biblique au XVI^e siècle et de celui des sciences de nos jours, A. Reymond se demande comment nous pouvons dans les conditions actuelles « faire le départ entre l'essentiel et le secondaire, entre la matière et l'esprit, entre ce qui tend à asservir et ce qui libère » : si la machine permet une certaine libération, elle pousse en même temps à l'automatisme et « tend à asservir celui qui l'utilise ». Mais vouloir supprimer le machinisme est inutile. Comment alors occuper le temps qu'il libère et éviter que les gens ne « dissipent le meilleur de leur vie dans des occupations vaines et frivoles » ? Il faudrait qu'il « puisse être utilisé au développement de la vie intérieure, à la méditation, à la maîtrise de soi-même et à la conquête des réalités spirituelles ; l'instruction et l'éducation devraient tenir compte de ce fait [...] Il faudrait désormais qu'elles mettent [l'enfant] à même d'utiliser intelligemment ses loisirs et que des institutions spéciales (leçons, cercles d'études ou autres) soient créées pour cela et soutenues par l'initiative publique et privée. Il y a là un problème dont non seulement l'école, mais aussi l'Église doit se préoccuper ».

⁴ Il s'agit d'un article de Charles Masson (pp. 377-382) sur la publication de *Lettres inédites du R. P. Didon* (adressées à la nièce de Flaubert, Caroline de Commanville) dans la *Revue des deux Mondes* du 1^{er} mars 1930.

⁵ Union pédagogique universelle.

C.-F. Ramuz à Arnold Reymond

[Pully] 9 avril 34

Cher ami, J'ai bien reçu le bulletin et l'article. Je suis bien touché que tu aies pensé à me l'envoyer (l'article); bien plus touché encore que tu aies bien voulu l'écrire¹. Je le suis d'autant plus que je sais les tristes circonstances que tu traverses et que j'imagine le vide douloureux où doit te laisser une amitié si prématurément et si brutalement interrompue². Je voulais t'en écrire et ne pensais pas en trouver cette occasion inattendue et un peu oblique, dont je m'excuse; mais en te priant de trouver ici pour toi-même, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments bien affectueusement dévoués et pour Madame Reymond mes compliments respectueux

C. F. Ramuz

Et à bientôt, j'espère.

¹ Ramuz remercie Arnold Reymond de l'article qu'il a consacré à *Taille de l'Homme* (Mermod, Lausanne, 1934) et qui paraît dans la *Gazette de Lausanne* du 6 mai 1934.

« Dans le beau livre qu'il a publié sous le titre significatif *Taille de l'homme*, relève Arnold Reymond, C.-F. Ramuz, s'il critique sévèrement le régime bourgeois, n'en fait pas l'objet exclusif de ses méditations. Il le prend plutôt comme un tremplin pour aborder le problème autrement plus grave de la destinée humaine. Il se demande avec angoisse si en vertu des lois de l'inertie et de la vitesse acquise, notre civilisation occidentale ne va pas rouler dans le gouffre qui s'ouvre devant elle pour y périr misérablement, incapable qu'elle sera de remonter la pente et de s'évader; et c'est en philosophe qu'il examine ce problème. Il le fait en dehors des chemins méthodiques que suit la dialectique usuelle; mais sa pensée pour être imagée et fortement attachée aux réalités concrètes n'en conserve pas moins une unité profonde et une rare puissance de pénétration. Jamais, nous semble-t-il, Ramuz n'a été aussi parfaitement lui-même que dans cette étude, condensée et limpide tout à la fois, dont le style tour à tour grave ou ironique est toujours, comme dans le livre de Job, adéquat à la grandeur du sujet traité. Le sujet est, en effet, vaste et éternel, puisqu'il a pour cadre, non plus simplement la terre vaudoise, mais l'univers entier envisagé dans son origine et ses fins dernières. »

Arnold Reymond exprime cependant quelques réserves à l'endroit de certaines affirmations de Ramuz, en particulier lorsque l'écrivain prétend que « la société bourgeoise d'aujourd'hui n'est plus qu'un assemblage d'individus sans cohérence et que seule une armature de lois compliquées, sans compter la force armée, les tribunaux, les douanes, une monnaie, maintient encore debout » : « Sans parler du machinisme, est-ce vraiment la structure sociale de la bourgeoisie qui est la cause essentielle de l'état de fait que Ramuz décrit en termes si incisifs ? Ne faut-il pas plutôt chercher cette cause dans les passions humaines qui, restant toujours

les mêmes au travers des siècles et de tous les régimes politiques et sociaux, accentuent la richesse des uns et la pauvreté des autres et provoquent la lutte des classes ?

» Quoi qu'il en soit, le régime soviétique se présente comme une solution nouvelle et radicale. » Et Arnold Reymond de souligner l'objectivité avec laquelle Ramuz étudie le problème : « Il examine les conséquences proches et lointaines que l'application intégrale du marxisme entraînera en ce qui concerne « la taille de l'homme » et c'est en quoi son livre est éminemment suggestif et passionnant. »

² Le 31 mars est mort René Guisan, contemporain, condisciple et ami intime d'Arnold Reymond. On se souvient que, jeunes pasteurs, ils avaient tous deux refusé d'accepter la profession de foi que venait de reviser le Synode de l'Eglise libre, lui préférant « une adhésion du cœur dégagée de toute préoccupation dogmatique » (voir *La Confession de Foi de l'Eglise libre du Canton de Vaud*, par A. Reymond et R. Guisan, Impr. de l'Eveil, Moudon, 1904); en 1905, ils donnaient leur démission. Alors qu'Arnold Reymond se tournait définitivement vers la philosophie, René Guisan s'engagea dans l'action parapastorale : Conférences de Sainte-Croix, éditions du Foyer solidariste de Saint-Blaise, direction de la *Revue de Théologie et de Philosophie* et des *Cahiers de Jeunesse* (plus tard les *Cahiers protestants*); en 1917, il fut appelé à la chaire de Nouveau Testament par la Faculté de Théologie libre ; par la Faculté nationale, en 1928.

Voir *René Guisan, par ses lettres*, 2 vol., Concorde, Lausanne, 1940.

René Bray à Arnold Reymond

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Lausanne, le 23 mai 1939

Cher Collègue et ami,

La Gazette m'apprend aujourd'hui que votre décision de nous quitter est définitive. Je ne vous avais pas écrit jusqu'à maintenant, dans l'espoir — insensé sans doute — que quelque chose se passerait et que vous nous resteriez. Je sais bien que vous ne nous quittez pas complètement, que nous gardons le bénéfice de votre expérience, de votre science, de votre amitié, et nos étudiants avec nous. Je sais bien que vous serez toujours un des nôtres, toujours près de nous et que nous trouverons de temps en temps le loisir de descendre à la Rouvenaz ou que vous-même vous accepterez de monter à Lausanne pour un de ces entretiens que j'ai toujours trouvés féconds et réconfortants.

Et pourtant toutes ces pensées, ces espoirs ou ces certitudes, n'empêchent pas que je ne sois bien troublé en lisant ces quelques lignes dans la Gazette. Je ne pense pas seulement à notre Faculté, je pense à vous et je me dis que ce ne doit pas être le moindre sacrifice que vous inflige la maladie, que cette démission¹. La maladie est passée, la trace en reste sans doute ; mais vous vous sentez fort et lucide, et vous l'êtes, assurément. Et malgré ces forces physiques et spirituelles, vous estimez que votre tâche de professeur est terminée. Je conçois que la décision a dû être bien triste. Et je viens vous dire que j'ai de la peine avec vous, que je sens avec vous la mélancolie de ce départ que personne ne pouvait attendre si tôt, auquel personne n'était préparé. Vos étudiants vous ont si souvent et si gentiment — et récemment encore — manifesté leur respect, leur dévouement, leur affection. C'est une consolation de créer autour de soi une telle atmosphère de sentiment ; mais cela accroît aussi le regret.

Vous êtes fort, vous l'avez montré bien souvent et récemment jusqu'aux limites des forces humaines. Je sais que votre retraite ne sera pas morose, qu'elle sera active, fructueuse, que vous continuerez à semer, à rendre à votre pays et à la pensée humaine de grands services. Je ne suis pas inquiet. Et vous avez les vôtres, vous avez Madame Reymond, s'il en est besoin parfois, pour vous redire ce que tous pensent et pour ramener en vous le courage. Mais cela n'empêche que l'heure est triste pour vous et je ne voulais pas la laisser passer dans le silence.

Je vous serre la main en toute confiance, de toute mon amitié

René Bray

¹ *La Gazette de Lausanne* du 23 mai annonce en effet pour l'automne la démission du philosophe alors atteint du cancer du larynx. Arnold Reymond garde cependant jusqu'à sa retraite définitive en 1944 une heure d'initiation à la philosophie qu'il donne à la section pédagogique des Sciences sociales.

Jean Piaget à Arnold Reymond

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Lausanne, le 22 mars 1944

Mon cher Maître et Ami,

Veillez d'abord me permettre de vous adresser mes félicitations les plus sincères et les plus affectueuses pour votre 70^{ième} anniversaire. Vous avez donné toutes les années d'épreuve l'exemple le plus admirable de sérénité et d'énergie et vous devez sentir en ce jour de fête l'affection unanime et le respect général de vos amis et du pays. J'ai été empêché à mon regret de pouvoir vous le dire dimanche à Genève et tenais à vous l'écrire. Il s'y ajoute la reconnaissance que je vous dois depuis les années, qui me paraissent si récentes, tant le souvenir en est vif, où vous avez guidé avec une patience et un dévouement inlassables mes premiers pas en philosophie. Vous savez tout ce que je vous dois : vous savez aussi combien j'en suis conscient et combien je suis resté, malgré ma spécialisation, dans votre ligne « historico-critique ».

De tout cela j'aimerais vous dire merci.

Votre disciple affectueusement dévoué

J. Piaget

Léon Robin à Arnold Reymond

L. Robin
35 R. de l'Arbalète
Paris V^e

INSTITUT INTERNATIONAL
DE
COLLABORATION PHILOSOPHIQUE

Siège Social

Paris-Sorbonne, Faculté des Lettres
(17, rue de la Sorbonne - V^e).

4 Juin 45

Cher Collègue et ami,

Votre affectueuse carte nous a bien vivement touchés. Nous aussi nous regrettons de vous avoir si peu vu, mais ce sera mieux une autre fois ; un jour viendra aussi où l'on ne devra plus se contenter de simples cartes pour la correspondance. Je ne pourrai donc vous dire

en celle-ci toute la gratitude que je vous ai de m'avoir, et en termes si cordiaux, offert votre *Philosophie spiritualiste*¹, et toute mon admiration aussi pour ce nouveau témoignage de votre activité philosophique, dont la richesse et la variété sont attestées avec éclat par la bibliographie de votre œuvre. Devant la somme de livres que vous avez lus et sur lesquels vous avez réfléchi on reste confondu. Et vous n'êtes pas un « doctrinaire » pur : votre pensée s'étend généreusement à tous les problèmes pratiques de la vie morale et sociale. Comme Secrétan (qui, grâce à mes maîtres Robier et Hamelin fut par ses *Sermons laïques* et sa *Philos. de la liberté* un des initiateurs de ma jeunesse), vous êtes bien le « citoyen philosophe ». La pénétration de la pensée, la précision de l'analyse, la lucidité de l'exposition font que le profit qu'on trouve à vous lire ne coûte aucune peine. [...]

L. Robin

¹ *Philosophie spiritualiste*, 2 vol., Rouge, Lausanne, et Vrin, Paris, 1942.

Léon Robin (1866-1947), professeur à la Sorbonne, auteur de divers ouvrages relatifs à la pensée grecque : *La Théorie platonicienne des Idées et des Nombres* (1908), *Platon* (1935), *La Morale antique* (1938), *Pyrrhon et le Scepticisme grec* (1944), *Aristote* (1944), *La Pensée grecque et les Origines de l'Esprit scientifique* (1948).

René Le Senne à Arnold Reymond

Paris, le 16 octobre 1945,

Monsieur et cher Collègue,

Je ne veux pas attendre d'être arrivé à Lausanne pour vous remercier de votre offre si aimable de me loger chez vous pendant mon séjour en votre ville et vous dire combien j'en ai été touché. Craignant un peu qu'il ne fût aussi difficile à un visiteur de passage à Lausanne qu'à Paris de trouver un asile, j'ai écrit assez longtemps d'avance à l'Hôtel Eden, avenue de la Gare ; et le propriétaire de l'hôtel vient de me répondre qu'une chambre me serait réservée pour le 3 au soir. Me voilà donc débarrassé de tout souci ; mais cela

n'enlève rien à la gratitude avec laquelle j'ai reçu votre amicale proposition de demeurer chez vous pendant mon séjour. Veuillez, je vous prie, associer Madame Reymond à vous-même en accueillant l'expression de ma reconnaissance.

Comme vous j'ai toujours été indécis devant la pensée de Léon Brunschvicg. D'une part on ne peut qu'admirer la pureté des pages où, célébrant le désintéressement du savant, il a défini « la spiritualité physico-mathématique » et je ne lui contesterai pas que le service de la science ne puisse être la vocation légitime d'esprits ne le cédant en valeur à aucun autre. — Mais en même temps, en restreignant la spiritualité au jugement scientifique, il la réduit à l'objectivité et la dépersonnalise. En deçà de l'activité de jugement, le moi n'est plus qu'une coenesthésie biologique, à renvoyer dans le corps ; au delà, il n'y a plus qu'une unité transcendente qui n'est qu'un principe conceptuel. Comme vous je juge que, si l'on pense dans son essence plénière la notion d'Esprit universel, on doit y trouver la personnalité et qu'une activité ne peut être personnalisante qu'à la condition d'être elle-même douée de personnalité. La personnalité est la Valeur suprême et comme telle elle s'offre aux sujets pour leur permettre, suivant leur bonne volonté et leur effort, d'atteindre à la personnalité en participant de la Personne première ¹.

Merci du conseil que vous me donnez pour ma conférence publique. Je tâcherai de sortir la philosophie de son cocon technique ².

Veuillez, Monsieur et cher Collègue, exprimer à Madame Reymond mes respectueux hommages et agréer pour vous-même l'assurance de mes sentiments très cordialement dévoués,

R. Le Senne

R. Le Senne, 12, rue César Frank, Paris, XV.

¹ A ce propos, voir la section « Philosophie et Religion » de *Philosophie spiritualiste* (t. I, pp. 227-282), en particulier le chapitre sur « L'idéalisme contemporain et la finalité » (pp. 263-279) dans lequel Arnold Reymond discute la pensée de Léon Brunschvicg.

² Organisée par le groupe vaudois de la Société romande de philosophie, la conférence de René Le Senne sur « L'homme et la valeur » eut lieu le 7 novembre 1945. Le texte en a été publié dans la *Revue de Théologie et de Philosophie* (Lausanne, 1946, pp. 5-22).

René Le Senne (1882-1954), professeur de philosophie à la Sorbonne de 1929 à 1931 et après 1942 ; auteur d'une *Introduction à la Philosophie* (1925), d'une thèse sur le *Devoir* (1930), d'*Obstacle et Valeur* (1934), d'un *Traité de Morale générale* (1943), d'un *Traité de Caractéologie* (1949).

André Lalande à Arnold Reymond

2, rue Dupré. Asnières (Seine)
16 Décembre 1945

Mon cher Collègue et excellent ami, je suis bien touché de votre fidèle souvenir et de votre lettre si affectueuse. Non, je n'ai jamais reçu votre *Philosophie Spiritualiste* ni la lettre qui m'en annonçait l'envoi, et je vous remercie très vivement de me l'avoir envoyée. A quelle adresse aviez-vous fait l'expédition de ces volumes ? Si vous vous le rappelez, voulez-vous me le dire, pour que je tâche de les récupérer, quoique au bout de deux ans l'espoir en soit minime — mais je veux tout de même essayer.

J'ai pu cependant annoncer l'ouvrage, en quinze ou vingt lignes, dans l'article que j'ai envoyé en juillet dernier à la *Philosophical Review*. C'était le premier depuis celui qui avait paru en janvier 1942 : il ne m'avait plus été possible depuis lors de faire parvenir un manuscrit en Amérique. Il paraîtra, je pense, en janvier prochain. — Vrin m'avait prêté pour quelques heures un exemplaire unique de votre ouvrage, qui m'a permis d'en lire quelques pages et de relever les principaux sujets traités. Mais je viens de voir que la Bibliothèque de la Sorbonne l'avait maintenant, et je compte le reprendre bientôt plus à loisir. J'avais été particulièrement intéressé par ce que vous dites de la vérité et de la certitude.

« Plus à loisir »... voilà un mot que je n'écris pas sans chagrin. Car le loisir, bien que je sois en retraite, est ce qui me manque le plus. Des anciens élèves m'écrivent souvent pour me consulter sur leurs travaux ; d'autres m'envoient des manuscrits ou des publications sur lesquels ils me demandent mes observations. Et la vie actuelle ne facilite pas la besogne : il faut faire soi-même quantité de choses dont on n'avait pas à s'occuper autrefois. J'habite chez ma fille, qui a quatre enfants, dont le plus petit n'a que deux ans, et qui est médiocrement secondée dans son ménage par une jeune domestique peu expérimentée. Encore est-ce beau d'en avoir trouvé une : je sais bien des maisons où l'on s'en passe. Je n'ai pu loger ici avec moi qu'un tiers à peu près de ma bibliothèque, d'où nécessité de chercher à la Sorbonne ou à l'Institut des livres que j'avais autrefois sous la main. Les trajets dans Paris sont devenus des voyages. — Il faut se chauffer avec des moyens de fortune, de peu d'efficacité et qui font perdre du temps. Et puis, et peut être surtout, j'ai 78 ans ; j'en sens lourdement le poids à certains moments ; et même quand les choses sont

au mieux, tout ce que je fais me demande deux heures pour ce qui n'en prenait qu'une quand j'avais cinquante ans. Pour comble, la pénurie d'électricité, depuis quelques semaines, me fait perdre souvent des moments de travail, mes yeux ne pouvant plus se contenter, pour bien des choses, de la vieille lampe à pétrole remise en service tant bien que mal. — Or justement, j'ai à corriger et à compléter les épreuves d'une nouvelle édition du *Vocabulaire*, épuisé depuis trois ans : non-seulement travail matériel, mais communication à quelques collègues, pour faire vérifier certaines rédactions nouvelles et recueillir leurs observations. Il y a eu bien des innovations, ces dernières années dans la langue philosophique, et la critique collective de la Société de philosophie, telle que nous avons pu la pratiquer autrefois, aurait été bien utile. Mais il n'a pas été possible de refaire des « cahiers d'épreuves ».

Voilà quelques-unes des raisons qui font que je ne vous ai pas écrit depuis si longtemps, quoique j'aie bien souvent pensé à vous depuis votre passage à Paris. J'ai été très heureux, moi aussi, de vous apercevoir un moment, et j'espère, malgré tous les nuages noirs de l'horizon, que je pourrai rentrer en communication avec vous un peu plus facilement que ces années dernières. Je n'ai pas encore revu Sirven depuis qu'il a été en Suisse, pour les mêmes raisons d'occupations envahissantes dont je vous parlais tout à l'heure. Et venir jusqu'à Asnières est pour lui une expédition dans laquelle il ne se lance pas facilement. Mais je ferai mon possible pour aller le voir dès que je pourrai, et causer un peu avec lui de vous et de la Suisse.

Je vous prie de remercier Madame Arnold Reymond et vos enfants de leur bon souvenir, de leur présenter mes respects et amitiés et de croire, mon cher ami, à ma vieille et sincère affection.

A. Lalande

Charles Serrus à Arnold Reymond

M. Serrus. 90^{bis} Avenue de la République, Paris
(XI^e)

ce 28 décembre 1945

Cher Monsieur et ami

Votre lettre du mois de Juillet est restée à Paris pendant toute la durée des vacances. Mais j'avais heureusement pris mes dispositions pour la publication de la séance sur la *valeur*, à laquelle vous m'aviez fait l'honneur d'assister¹. C'est Le Senne qui s'était chargé de tout centraliser et de constituer le manuscrit destiné à l'impression. Tout donc a été fait, et il ne manque plus que... l'autorisation de paraître, qui ne nous a pas encore été rendue, à cause de la pénurie de papier. Permettez-moi de vous remercier bien tardivement de cette intervention qui nous est fort précieuse. Au moment venu, si j'en ai cependant le temps, je vous enverrai les épreuves à corriger... Mais ce n'est pas pour demain !

J'ai le plaisir de vous annoncer que mon *traité de Logique* est imprimé et va incessamment paraître². C'est un in-8° de 378 pages compactes, divisé en deux parties : log. des propositions et log. des relations. Je demande à mon éditeur de vous en envoyer un exemplaire, et je serai plus tard très heureux d'avoir votre impression sur cet ouvrage qui m'a si longtemps préoccupé. Vous saviez mieux que tout autre combien est délicate une pareille entreprise.

Je vous annonce que nous aurons au mois de Juin, au Séminaire de l'histoire des sciences de la rue du Four, direction Bachelard, des journées de logique qui s'annoncent comme très intéressantes. Nous aurons le concours à peu près assuré de Heyting, de Gödel, de Kolmogoroff, peut-être de Reichenbach, von Neumann, etc... Ai-je besoin de vous dire que nous serions heureux de vous avoir aussi ? Mais je vous écrirai d'ici là, et vous enverrai des renseignements plus précis.

Nous parlons souvent de vous, soit avec M. Lalande, avec lequel je travaille à la mise au point du Vocabulaire de philosophie, en vue d'une édition nouvelle, soit encore avec nos bons amis communs, M. Delorme et sa famille.

J'espère avoir bientôt le plaisir de vous lire. Et comme c'est l'époque des vœux, permettez-moi de vous adresser, avec mes sentiments de très profonde sympathie, mes souhaits les plus sincères pour vous et tous les vôtres.

Ch. Serrus

¹ Cette séance, organisée par la Société française de Philosophie et présidée par René Le Senne, eut lieu le 28 avril 1945.

² *Traité de Logique*, Autier, Paris, 1945.

Charles Serrus (1886-1946) est également l'auteur de : *L'Esthétique transcendantale et la Science moderne* (1930), *La Méthode de Descartes et son Application à la Métaphysique* (1933), *Essai sur la Signification de la Logique* (1939) auquel A. Reymond se réfère à plusieurs reprises dans la section « Vérité et activité de juger », chap. III, de *Philosophie spiritualiste* (t. 1, pp. 112-189).

André Lalande à Arnold Reymond

2, rue Dupré. Asnières (Seine)
3 Janvier 1946

Mon cher Collègue et ami,

J'ai reçu avec grand plaisir votre lettre du 22 décembre, et peu après me sont arrivés les deux beaux volumes dont vous m'annonciez le nouvel envoi. Je lirai ou relirai plus d'une fois cette précieuse collection d'études. Il y a là une richesse d'idées, de réflexions et de recherches qui couvre tout le champ de la philosophie, et déborde même sur les domaines voisins. Je voudrais pouvoir vous parler longuement de ce que je viens de relire, notamment dans la section, si libre d'esprit, que vous avez intitulée *Philosophie et religion*. A la majeure partie de ce que vous dites, je souscrirais volontiers, et même avec élan. Je crois comme vous qu'il y a bien plus de vérité dans le spiritualisme personneliste que dans « l'idéalisme », si fuyant — à condition de ne pas rendre ce spiritualisme solidaire d'un substantialisme, difficile à défendre, ni d'un libre arbitre d'indifférence, à la Renouvier, aussi inutile à la morale que choquant pour la logique. Je crois aussi comme vous que l'idéalisme tel que l'a soutenu Brunschvicg est au fond immanentiste, et par suite naturaliste. Mais d'autres points me laissent des doutes comme la nécessité de faire

reposer les valeurs sur un *être*, à moins que ce que désigne alors ce mot soit tout différent de ce qui est dit *être* dans notre expérience, même intérieure¹ : et alors que reste-t-il pour lui donner un contenu ? Ce que vous dites de la différence rationnelle du bleu et du rouge me pose aussi un problème² : l'entendez-vous à la manière d'Hamelin, ou de Lavelle dans sa thèse de jadis sur le monde sensible ? Alors je ne m'en sens pas du tout convaincu : il me semble qu'il faut de l'irrationnel vrai pour qu'il y ait un monde, comme il faut du mal réel, qui ne soit pas seulement une apparence ou une déficience, si l'on veut qu'il y ait une vie morale véritable. Quand on dit : *Fiat voluntas tua*, cela ne signifie pas : j'accepte tout ce qui arrive comme divin ; — mais : puisse le monde des volontés humaines (et peut-être même l'ordre des phénomènes terrestres, si souvent troublés) se conformer à ce que veulent la raison et la sagesse, au lieu de s'y opposer, *sicut in caelo*, ainsi que les corps célestes suivent infailliblement leur course dans le monde supra-lunaire. Mais je n'ai pas le temps d'entrer dans le détail de tout ce que j'aimerais à vous dire. Quand j'en aurai fini avec le gros pensum qu'est la nouvelle édition du vocabulaire, j'espère si je suis encore de ce monde me remettre à philosopher plus librement. En ce moment le retour du froid vif ajoute encore aux difficultés qui freinent le travail ; et les soucis que donne la situation matérielle et morale de la France ne sont pas pour favoriser la liberté d'esprit.

Mes souhaits bien affectueux, mon cher ami, pour vous et les vôtres avec tous mes remerciements et mes bien cordiales sympathies.

A. Lalande

¹ Voir *Philosophie spiritualiste*, t. 1, pp. 278-279 :

« L'intelligibilité scientifique ne saurait [...] se concevoir sans participation à l'être.

» A plus forte raison en est-il de même lorsque nous passons au *domaine moral et religieux*. Ici en effet les termes envisagés ne sont pas de simples faits physiques dont l'individualité tient à l'interférence de divers facteurs. Les termes sont des personnes douées chacune d'une conscience réflexive et d'une autonomie irréductibles, ce qui implique entre elles une communion de l'esprit, c'est-à-dire des rapports d'un tout autre ordre que la relation physique. Par suite l'Un, dont la présence en nous apparaît comme le fondement et la garantie de nos aspirations, n'est pas l'un arithmétique dont toute la réalité s'épuise dans l'unique fait d'être un, c'est l'un de qui tout est fonction, c'est-à-dire l'Un, condition dernière de lui-même et de la plénitude de notre être. »

² Op. cit., t. 1, p. 267 :

« La pensée, étant autonome, s'affirme par des jugements d'extériorité et d'intériorité à la fois, de telle manière que les premiers doivent s'intégrer aux

seconds, sans pour cela perdre leur position spécifique. La chose est possible, car les plus humbles sensations qui se posent dans un jugement d'extériorité (« ceci bleu » ou « cela rouge ») sont déjà une pensée en acte et autonome, en ce sens que de pareilles sensations n'ont pas pour cause une matière qui, distincte de la pensée, lui serait étrangère ; c'est pourquoi elles peuvent et doivent se traduire en un jugement d'intériorité, c'est-à-dire s'exprimer par une relation purement rationnelle établissant que la différence entre le rouge et le bleu se ramène à la notion quantitative de longueur d'onde. »

La plupart des points approuvés ou discutés ici par André Lalande se rapportent au troisième chapitre de *Philosophie et Religion*, intitulé « L'idéalisme contemporain et la finalité » (pp. 263-279).

Raymond Savioz à Arnold Reymond

Zurich 2, le 21 mars 1949.
Genferstrasse 33.

Cher et vénéré Maître,

La « Gazette de Lausanne » m'apprend que vous avez atteint la 75^e année d'âge. Un anniversaire a quelque chose de réjouissant et de triste à la fois. Glissons sur l'impression mélancolique. Le journal évoque vos grands mérites, vos titres glorieux ; tous vos admirateurs s'en réjouissent. Je souhaiterais pour ma part des louanges moins platoniques, des louanges capables d'ébranler le cœur et la volonté de vos compatriotes qui vous doivent tant.

Cette circonstance est pour moi l'occasion de vous témoigner une fois de plus ma gratitude pour le riche enseignement que vous nous avez prodigué à l'Université de Lausanne¹. Savez-vous que votre méthode d'exposition est un modèle que j'essaye de mettre en pratique à mon tour. Il paraît que j'y réussis un peu. M. Clerc², qui a assisté à un de mes cours, me dit à la sortie : La clarté de votre exposé me rappelle la manière de M. A. Reymond à Neuchâtel. — Vous aviez le don de mettre à la portée de vos étudiants les doctrines les plus abstraites. A l'occasion, une anecdote venait détendre nos cerveaux fatigués. A ce propos, me permettez-vous de rappeler un trait plaisant ? Vous commenciez votre leçon depuis la porte. Arrivé sur la chaire, vous dépliez votre serviette. Un jour, en ce faisant, vous éclatez de rire : « Mon cours devait porter sur Saint Thomas, dites-vous ; mais je devrais lui en substituer un sur des échantillons

d'étoffe. » Vous aviez troqué votre serviette contre celle d'un voisin de tram. Vous fîtes ce jour-là un brillant exposé sur le thomisme sans aucune note.

Je suis de tout cœur avec vous en cet anniversaire, et vous souhaite de rester longtemps parmi nous, vivant symbole de ce que doit être l'enseignement de la philosophie. Ma femme se joint à mes vœux et félicitations, que vous voudrez bien partager avec Mme Reymond et Mme Antoinette.

Respectueusement vôtre

Raymond Savioz

P. S. Ne prenez pas la peine de me répondre en ce moment où vous avez sans doute une correspondance énorme.

¹ D'origine valaisanne, Raymond Savioz (1903-1955) fut à Lausanne l'élève d'Arnold Reymond. Il est l'auteur de deux thèses sur la *Philosophie de Charles Bonnet* et les *Mémoires autobiographiques de Charles Bonnet* (Vrin, Paris, 1948). Professeur aux universités du Caire et d'Alexandrie, puis à celle de Mayence et à l'Ecole Internationale de Gemersheim, il est appelé, en 1949, à la chaire de philosophie et de pédagogie de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich.

² Charly Clerc (1882-1958), ami d'Arnold Reymond et de René Guisan, était, depuis 1935, professeur de littérature française à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich.

Edouard Morot-Sir à Arnold Reymond

9, RUE CHARDIN, XVI^e
Tro. 46-54

Paris le 28 Juil. 55

Mon cher collègue,

Je vous remercie vivement de l'aimable envoi de la nouvelle édition de votre bel ouvrage « Histoire des sciences exactes et naturelles dans l'antiquité gréco-romaine »¹. Je viens de lire les compléments que vous avez ajoutés avec le plus grand intérêt. Je me propose de conseiller l'étude attentive de ce livre à mes étudiants ; vous avez su

allier dans un équilibre très rare l'information présentée de façon vivante et la réflexion philosophique, montrant ainsi la véritable fonction de l'histoire des sciences.

J'ai aussi beaucoup aimé ce que vous écrivez dans votre conclusion ; vous indiquez avec clarté et profondeur ce que nous devons à la conception grecque de la science, et aussi comment notre époque a redécouvert la notion platonicienne d'epistémè, à la fois réaliste et logique. Toutefois l'orientation actuelle dominante qui est nominaliste montre bien le caractère artificiel avoué de l'exigence théorique ; l'axiomatisation est devenue une nécessité linguistique, et l'épistémologie moderne ne sait plus très bien quel statut ontologique il convient d'accorder au langage². — Voilà, je crois, ce qui fait la forte actualité de votre livre : cette histoire de la science et des sciences grecques est le préambule nécessaire à une théorie de la science contemporaine et peut-être de la science de demain.

J'espère que vous allez bien ainsi que votre famille. Ma femme est en Savoie et sa mère est allée se reposer en Haute-Provence auprès de ses sœurs.

Je vous prie de présenter mes hommages à Madame Reymond et à vos enfants, et de croire, mon cher collègue, à mes sentiments de fidèle et respectueuse amitié

Ed. Morot-Sir

¹ Publiée pour la première fois en 1924 (A. Blanchard, Paris) avec une préface de Léon Brunschvicg, *l'Histoire des Sciences exactes et naturelles dans l'Antiquité gréco-romaine* est rééditée par les Presses Universitaires de France, Paris, 1955.

² Arnold Reymond conclut de la manière suivante : « ... en même temps qu'elle retourne aux données immédiates de l'expérience sensible, la physique de la relativité cherche à les axiomatiser et c'est pourquoi elle se rencontre avec les tendances à la fois réalistes et logiques des penseurs grecs de l'Antiquité. »

Edouard Morot-Sir, Conseiller culturel, Représentant des Universités françaises aux Etats-Unis, auteur de *Philosophie et Mystique* (1947), *La Pensée négative* (1947) ; gendre de René Le Senne.

Albert Rivaud à Arnold Reymond

12 bis avenue Bosquet VII^e
Paris
Le 29 décembre 1955

Mon cher collègue et ami,

Votre aimable mot et votre belle étude sur l'expérience métaphysique¹ m'arrivent ce soir et je veux vous remercier tout de suite de votre fidèle souvenir qui me touche profondément. Nous sommes à peu près contemporains et je sens douloureusement le poids d'une longue vie. Je suis né en mai 1876. J'ai été plus d'une fois détourné des études historiques, par d'autres soucis — tragiques en 1940, quand je me suis trouvé auprès du Maréchal Pétain, lors de l'invasion allemande — et j'ai commencé l'histoire dont je termine en ce moment les deux derniers volumes, pendant l'occupation, à Royat en Auvergne, où j'avais dû me terrer, près de mon ami André Chauveix, dans la maison où s'était installée la Revue des deux Mondes. Cette histoire ira jusqu'en 1914. On est en train de dactylographier le texte pour l'impression. Je me rends compte de l'imperfection de ce travail, poursuivi et terminé dans des conditions souvent difficiles. J'ai voulu partout me reporter aux sources originales et tâcher de voir cependant l'essentiel, sans m'égarer dans trop de détails².

J'ai lu, ces temps derniers, une partie de l'œuvre de Claude Bernard. Tout à l'heure, en lisant votre bel article, je constatais comment deux esprits vigoureux — celui de Cl. Bernard et le vôtre, partis de données bien différentes, arrivent à des conclusions apparentées. Selon Cl. Bernard, une *idée*, en elle-même non matérielle, — ne peut s'exprimer, se traduire en opérations visibles que par le moyen de mécanismes conditionnels, de plus en plus complexes, qu'elle *dirige* du dedans, en y restant étrangère. L'*absolu*, les *causes* premières ou finales, les essences sont hors des prises de notre observation. Nous n'avons pas à les faire intervenir dans le détail des opérations de la vie. Et Cl. Bernard dresse une échelle des connaissances analogue (mais moins précise) à celle que vous donnez p. 216. Ce qui réserve toutes les possibilités de la foi et de la religion. C'est la conclusion que m'impose une longue enquête historique. Notre temps paraît s'engager dans une voie bien dangereuse pour l'avenir prochain de l'espèce humaine. L'idée de réaliser des systèmes abstraits, d'opposer à l'existence réelle, un monde chimérique entièrement livré à des

forces mécaniques, se mentir sciemment pour obtenir un effet temporel, probablement fragile et acheté par des sacrifices humains effroyables me paraît une insulte aux faits les plus évidents. Mais il est plus facile de dresser des êtres humains à l'obéissance passive par la terreur, que de les amener à se comporter loyalement et charitablement à l'égard de leurs congénères. C'est la voie suivie par les dictatures qui foisonnent partout, sous des formes diverses, et qui détruisent, par la racine, les humbles vertus qui ont fait la grandeur de nos devanciers.

J'espère que vous avez trouvé, dans votre belle patrie, des disciples pénétrés du même esprit de tolérance et de liberté intellectuelles que vous-même, et je souhaite que naissent, dans mon pays, des générations moins attachées aux seuls biens matériels et moins avides d'une puissance destinée, dans leur esprit, à soumettre les autres hommes à leur volonté.

Veillez croire, mon cher collègue et ami à l'assurance de mes sentiments très fidèlement reconnaissants et dévoués,

Albert Rivaud

Tous mes souhaits les plus ardents, pour que cette nouvelle année vous soit douce.

¹ « L'expérience métaphysique et l'activité de juger », in *Etudes philosophiques*, Paris, Presses Universitaires de France — N° 3, 1953, pp. 205-217.

A la page 216, Arnold Reymond distingue quatre types de vérités :

« 1° Le vrai *catégorique*, se rapportant au présent, au passé ou au nécessaire.

» 2° Le vrai *relatif*, aux moyens d'information dont on dispose et qui reste vrai à cette échelle. Pour la physique classique, la masse d'un corps est invariable et l'expérimentation confirme constamment cette donnée ; mais dans le microcosme la masse d'un corpuscule varie avec la vitesse qui l'anime.

» 3° Le vrai *possible*.

» 4° Le vrai *probabilitaire*.

» Il s'en suit qu'en logique on devra envisager trois couples de modalités introduisant le *dictum* de la modalité, à savoir : possible-impossible ; contingent-nécessaire ; probable-improbable.

» Le *possible* est ce qui peut être ou ne pas être, c'est-à-dire ce qui peut être actualisé ou rester à l'état virtuel. Mis à part le possible métaphysique, chaque science particulière (mathématique, physique, etc.) possède son genre de possibles.

» L'*impossible* est ce qui ne peut pas : être ou ne pas être, c'est-à-dire ce qui n'existe ni virtuellement ni actualisé ; c'est l'absurde, le pur devenir dont on ne peut parler, puisque la pensée n'a aucune prise sur lui. Le *contingent* est un possible réalisé ou en voie de réalisation ; le *nécessaire* est ce qui ne peut pas ne pas être. Quant au couple probable-improbable, il tient à la fois de l'être et du connaître (humain) et marque le plus ou moins vraisemblable. Mais le vrai et le faux

catégoriques ne dérivent pas, comme étant leurs limites, du probable et de l'improbable ; c'est l'inverse qui doit être affirmé, car la définition de la probabilité est forcément catégorique. »

De Claude Bernard, voir en particulier *Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale*, t. 1, chap. II « De l'idée a priori et du doute dans le raisonnement expérimental » (Collect. « L'Intelligence », Paris, 1926).

² La mort surprendra Albert Rivaud en 1956, au moment où il achève son *Histoire de la Philosophie* dont les trois premiers volumes ont été publiés entre 1948 et 1950, aux Presses Universitaires de France. Le quatrième et dernier tome, revu et mis au point par un petit groupe de professeurs, a paru en 1962.

André Chaumeix (1874-1955) avait été rédacteur du *Journal des Débats* et directeur de la *Revue de Paris* avant d'être chargé, en 1917, de la critique littéraire à la *Revue des deux Mondes* et du bulletin politique au *Figaro*.

Etienne Gilson à Arnold Reymond

8 Elmsley Place, Toronto 5. Ont. Canada
15 Janvier 1956

Monsieur et cher Collègue

Votre aimable envoi m'offre l'occasion de vous adresser mes vœux les meilleurs pour l'an qui vient. Puisse-t-il être suivi de nombreux autres, aussi pleins de philosophie que ceux du passé.

Il est heureux que la Suisse Romande conserve pour nous la tradition d'une réflexion vraiment métaphysique sur la religion. A son sommet, la métaphysique a toujours été... religion ? Non, mais au moins théologie. Nous vivons en un temps où une sorte de fausse honte retient la plupart des philosophes de parler franchement la langue de la métaphysique et de sa théologie.

Les choses se passent mieux en Suisse. Peut-être le bienfait sans prix qu'est la paix, nationale et internationale y favorise-t-il la philosophie ? J'ai eu en tout cas le grand plaisir, que je vous ai dû si souvent dans le passé, de retrouver un esprit soucieux d'exploiter à fond les richesses que recèlent encore de très anciennes notions ou de très anciens principes. Vous avez toujours eu un sens aigu de ce que signifie vraiment le principe, ou la notion, de finalité, que tout le monde méprise, et dont tout le monde se sert...

Bonne et heureuse année, mon cher Collègue, dans la ville aux trois climats et aux trois étages. Vous vivez sans cesse dans un des plus beaux lieux du monde : c'est bien quelque chose, n'est-ce pas ?

Veillez croire, je vous prie, à la fidélité de mes dévoués sentiments

Et. Gilson

Martial Gueroult à Arnold Reymond

COLLÈGE
DE
FRANCE

Paris, le 6/2 56

CHAIRE
D'HISTOIRE ET TECHNOLOGIE
DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

Mon bien cher Ami

J'ai été bien heureux de votre bonne lettre et aussi du bel article que vous m'avez adressé avec une dédicace si charmante si aimable! —

Je vois d'après votre lettre que vous avez lu mon livre¹ avec la pénétration d'esprit qui vous est coutumière. Il est bien agréable d'être si parfaitement compris d'un lecteur aussi avisé que vous —

Je suis très heureux d'avoir une bibliographie de vos travaux — Quelle admirable carrière que la votre ! quelle richesse de production ! — Et comme vous portez allègrement vos 80 ans..! Tous mes vœux cher Ami, pour un long bail encore sur cette terre, dans le bonheur et l'activité prolongée, tous mes vœux cordiaux pour votre chère femme toujours aussi vivante et vibrante, tous mes vœux pour ce groupe d'amis suisses charmants que votre famille constitue pour moi avec l'espoir de vous revoir en 1956 soit en France, soit en Suisse !

Encore cordialement à vous

M Gueroult

¹ Probablement *Malebranche*, t. I (La vision en Dieu), Aubier, Paris, 1955.

Les Etudes de Lettres expriment leur reconnaissance à M^{me} Antoinette Virieux-Reymond, aux amis d'Arnold Reymond et à la Direction de la Bibliothèque cantonale et universitaire du canton de Vaud d'avoir permis la publication de ce florilège épistolaire en hommage au grand philosophe vaudois. M^{me} Doris Jakubec et M^{lle} Françoise Desponds, assistantes au Centre de Recherches sur les Lettres romandes, qui l'ont constitué et annoté, méritent également toute notre gratitude.

G. G.